**TERRE DES AFFRANCHIS DE LILIANA LAZAR :
À LA CROISÉE DU RÉEL ET DU FANTASTIQUE**

Mariana IONESCU, Huron University College

L'écrivain Liliana Lazar, originaire de Roumanie, où elle a fait des études en littérature française, vit à Gap depuis 1996. Elle y a écrit son premier roman, *Terre des affranchis*, qu'elle avait mûri pendant de longues années avant de le faire publier chez Gaïa en 2009. Ce roman difficile à classer dans un genre particulier a fait une entrée remarquable dans le champ de la littérature française et francophone, ce qui lui a valu une dizaine de prix littéraires, dont le prestigieux Prix des Cinq continents 2010. Le jury a vu dans le récit de Liliana Lazar « *un conte cruel, politique et métaphysique où, dans la lutte entre le bien et le mal, devant la brutalité des faits, il n'y a pas de rédemption* ».

Liste des prix littéraires

Le Prix Québec-France Marie-Claire Blais du premier roman (2011)

Le Prix Soroptimist de la Romancière Francophone (2010)

Le Prix du Premier Roman de Sablet (2010)

Le Prix de l'Algue d'Or (2010)

Le Prix du Premier Roman de l'Université Artois (2010)

Le Prix Lucioles des Librairies (2010)

Le Prix Littéraire des Grandes Écoles – Mention Spéciale du Jury (2010)

Le Prix Bourboulenc (2010)

Le Prix Peindre en Provence (2010)

Le Prix de l'Armitière (2009)

Terre des affranchis porte le nom prophétique du village natal de Liliana Lazar, Slobozia, village moldave entouré de forêts, où l'Histoire s'abreuve souvent aux sources des légendes. C'est le cas de *La Fosse aux Lions*, le lac maudit qui tient à distance les villageois effrayés par les *moroi*, « morts vivants » porteurs de malheur. Dans cet univers clos les « étrangers » comme les Luca, venus d'une région minière de la Roumanie, sont

obligés de vivre dans l'espace liminal séparant le monde civilisé et christianisé du village du monde sauvage et païen symbolisé par la forêt et le lac.

Les événements de ce récit mi-réaliste mi-fantastique sont déclenchés par un parricide : le jeune Victor Luca tue son père ivrogne et tyrannique aidé par les forces maléfiques du lac près duquel il se sent à l'abri de tout mal. Cinq ans plus tard, toujours dans la forêt, Victor tue une belle fille qui se moque de l'amour qu'il ressent pour elle. À la protection du lac s'ajoute celle de sa mère et de sa sœur qui l'aident à se soustraire à la justice humaine. Le curé du village est le seul à être au courant de la réclusion du jeune meurtrier. Il en profite pour lui donner à copier des livres interdits par le régime totalitaire de Ceaușescu. Pendant vingt ans, le « Bœuf muet » s'applique à ce travail dans l'espoir d'obtenir la rédemption. Entre temps, le prêtre résistant est remplacé par un agent de la Securitate (la police secrète roumaine), le régime communiste tombe brutalement sans que le village de Slobozia en ressente trop les secousses. Chaque changement survenu dans la vie du village ou du pays s'accompagne des commentaires impitoyables de l'auteur qui n'épargne pas ses concitoyens quand ils ont du mal à distinguer entre le bien et le mal, entre la vérité et le mensonge, entre le courage et la lâcheté.

Un jour, un autre « étranger » ose s'approcher du lac et y camper, surveillé de près par le sorcier tzigane Ismaïl : il se fait appeler Daniel et, comme le personnage biblique de l'épilogue du roman, compte lui aussi obtenir le pardon de Dieu. L'assassinat d'une autre femme au fond des mêmes bois amène les villageois contre l'ermite. Celui-ci sera lynché peu de temps après, lorsqu'on découvre les corps de deux adolescents tués près du cimetière du village. Mais entre-temps, l'ermite avait échangé son identité avec celle de Victor en lui rendant son journal. C'est grâce à la transcription des réflexions de Daniel, meurtrier repent, que Victor échappe de nouveau à la justice. Il acquiert même une certaine notoriété, mais l'écriture de l'autre ne peut pas le protéger pour longtemps. Il ne reste au protagoniste de Liliana Lazar que de se réfugier dans un monastère, implorant Dieu de ne donner aucune occasion à l'éveil de ses instincts meurtriers.

La rédemption est-elle donc possible ? se demande le lecteur en lisant la fin ouverte de ce roman à portée universelle. Liliana Lazar évite de répondre aux questions fondamentales qui tourmentent ses personnages placés aux confins de l'Histoire et des

histoires. Elle a quand même accepté de répondre à plusieurs questions que nous lui avons posées lors de notre rencontre à Aix-en-Provence en juin 2011.

M.I. Votre premier roman, *Terre des affranchis*, est incontestablement une grande réussite, ce qui est confirmé par les nombreux prix littéraires que vous avez reçus, dont le prestigieux Prix des Cinq continents de la Francophonie 2010. Parmi les commentaires élogieux, on remarque celui de Le Clézio, paru dans *Le Point* du 2 sept. 2010 : « Quelle audace faut-il pour écrire aujourd'hui un roman fantastique. Quelle audace ou quelle science ». Pourquoi pensez-vous que Le Clézio a trouvé audacieux votre choix du genre fantastique?

L.L. *Je pense que la réponse à la question se trouve dans le même article. C'est un genre plutôt rare dans l'actualité littéraire focalisée sur des récits plus ou moins autobiographiques, où le réel prend trop de place par rapport à l'imaginaire.*

M.I. Vous considérez-vous un auteur français ou francophone ?

L.L. *Les deux à la fois ; chaque auteur écrivant en français est francophone.*

M.I. Quand vous écrivez, avez-vous en vue un certain public ?

L.L. *Non, absolument pas. À l'occasion de mes nombreux déplacements, j'ai d'ailleurs découvert la diversité de ce public : des lycéens comme des retraités, de nombreuses lectrices mais aussi beaucoup d'hommes (on prétend qu'ils fuient les auteurs féminins !) et même des détenus (j'ai participé à des rencontres en prison...)*

M.I. Avez-vous l'intention d'amorcer un dialogue avec vos lecteurs, de répondre à leurs courriels, comme le fait Amélie Nothomb, par exemple ?

L.L. *Non, car je mesure le temps que cela représente. Je craindrais trop de ne plus avoir la disponibilité pour écrire.*

M.I. Bien qu'inspiré d'un fait divers d'Ukraine, vous avez placé l'action de votre roman dans votre village natal qui, comme beaucoup d'autres villages roumains, a préservé de nombreuses légendes et traditions locales. Comme vous le savez bien, dans la littérature roumaine inspirée des légendes et des mythes la forêt joue un rôle à part. Elle abrite les justiciers hors-la-loi, mais elle calme aussi les chagrins d'amour non partagé. Dans votre roman, la forêt semble jouer un rôle ambivalent : elle protège Victor Luca non seulement après le meurtre partiellement justifié de son père, mais aussi après l'assassinat de plusieurs jeunes femmes, victimes de ses impulsions sexuelles indomptables. Que

représente donc la forêt pour vous, qui avez grandi dans une région semblable à celle décrite dans votre roman ?

L.L. *J'ai passé mon enfance dans une maison de garde forestier située en bordure de la forêt, à l'écart d'un village dépeint dans mon roman sous le nom de Slobozia. Je garde une nostalgie profonde des années passées au contact de cet environnement végétal, où la forêt était omniprésente, protectrice et étouffante à la fois. Elle n'avait plus de secrets pour moi, c'était un refuge, l'endroit où j'allais à la rencontre de moi-même. Même si la forêt alpine est très belle, je n'arrive pas à y trouver la même atmosphère.*

M.I. Dans *Terre des affranchis*, le lac protège celui qui a le potentiel de faire du mal, même involontairement. «Le lac avait joué un rôle déterminant dans cette descente en enfers » (159), dit le narrateur au sujet de Victor Luca, le protagoniste de votre roman. Le lac de Gap, où vous l'avez écrit, vous a-t-il fait remonter des souvenirs de Slobozia ? Avez-vous aussi écrit ce livre parce que le paysage dans lequel vous vivez actuellement porte quelque chose de votre terre natale ?

L.L. *Il y a plusieurs lacs aux environs de ma ville d'adoption mais aucun ne ressemble au lac situé dans la forêt de mon enfance dont l'image et l'atmosphère sont restées imprégnées dans ma mémoire de façon indélébile. Cependant, la nature environnante m'inspire. Je ne crois pas que j'aurais pu écrire Terre des affranchis au cœur d'une grande métropole.*

M.I. Votre roman semble tirer sa magie de l'atmosphère créée par le brouillage des frontières entre le réel et l'imaginaire, le bien et le mal, l'amour et la haine, la folie et la raison. À part les exigences du genre fantastique, avez-vous eu aussi l'intention d'ébranler certaines habitudes de lecture en forçant le lecteur de réévaluer sa façon de penser le monde ?

L.L. *Mon roman ne tient pas d'un genre en particulier même s'il y a des passages qui relèvent du fantastique. Quand j'écris, je ne cherche pas à coller à un genre. J'essaie simplement de raconter des histoires qui permettent au lecteur un moment d'évasion, un lâcher-prise avec la réalité du quotidien. Personnellement, j'aime bien quand une lecture me bouscule dans mes certitudes et mes habitudes.*

M.I. Au niveau de l'intrigue, la transition de la période sombre de l'époque de Ceaușescu à un régime politique autrement difficile pour les Roumains se fait rapidement. Dans

votre roman, le village de Slobozia n'est pas trop affecté par les soubresauts de l'Histoire: « La révolution de décembre 1989 déferla sur la Roumanie comme une tempête en hiver [...]. Pourtant, à Slobozia, rien ne semblait vraiment changer » (95). Le village semble se soustraire, d'une certaine façon, au temps historique, et continue à fonctionner selon un rythme ancestral, difficile à ébranler. Devrait-on y voir l'influence des classiques de la littérature roumaine qui font du village un symbole de la résistance et de la continuité sur un territoire convoité et envahi constamment par divers ennemis, comme le suggère la légende de *La Fosse aux Lions* ?

L.L. *Je crois, comme l'a dit le poète roumain Lucian Blaga, que l'éternité est née dans un village (« eu cred că veșnicia s-a nascut la sat »). Le village de Slobozia vit à son propre rythme, coupé du monde extérieur qu'il redoute du fait des changements qu'il peut apporter. Si je garde la nostalgie d'une ruralité où le temps passe lentement, je considère néanmoins qu'on ne peut plus vivre coupé du monde extérieur comme dans le passé. La communauté villageoise de mon roman essaie de se protéger de ce qu'elle ne connaît pas comme si rien de bon ne pouvait venir d'ailleurs.*

M.I. Vos commentaires au sujet d'un certain caméléonisme manifesté par ceux qui savent profiter de tout régime politique, surtout en période de transition, sont très sévères. Est-ce que c'est la distance qui vous a permis d'écrire avec une lucidité plus prononcée, avec un certain cynisme, bien justifié d'ailleurs, qui n'épargne pas vos anciens concitoyens ? Auriez-vous écrit de la même façon si vous étiez restée en Roumanie ?

L.L. *Peut-être n'aurais-je jamais écrit si j'étais restée en Roumanie et certainement pas de la même façon. La distance m'a permis de prendre le recul nécessaire à une analyse de la société roumaine, des changements et des tentations qu'elle subit. J'aime beaucoup les Roumains auxquels je souhaite de développer un esprit critique et une volonté de regarder leur histoire en face, avec lucidité et sans passion.*

M.I. Vous avez déjà mentionné à une autre occasion l'importance du thème de la rédemption dans votre premier roman, thème intimement lié à celui de la religion, qui a joué un rôle très important dans l'histoire des Roumains. Avec l'apparition de Daniel, le lien entre le récit biblique contenu dans le prologue et le récit de l'ermite de votre roman qui sacrifie sa vie pour en sauver une autre acquière toute sa signification. Croyez-vous

que la rédemption au niveau collectif est-elle aussi possible ? Y aurait-il une certaine malédiction qui pourrait peser sur une collectivité et qui l'empêcherait de se sauver ?

L.L. *Le thème de la rédemption est très important pour moi. Dans Terre des Affranchis plusieurs personnages cherchent la rédemption, de façon individuelle. Il ne peut y avoir de rédemption sans repentir et sans un minimum de souffrance. La rédemption au niveau collectif n'est possible que lorsque les individus ont commencé ce cheminement personnel.*

M.I. La fin ouverte de votre roman semble pourtant suggérer que pour certains il est quasiment impossible de maîtriser les forces obscures qui habitent les profondeurs de l'être humain et qui, lorsque les occasions se présentent, peuvent faire du mal à soi et aux autres. Croyez-vous dans la force inéluctable de l'inconscient ?

L.L. *Je ne voulais pas décider du destin de mon personnage principal à sa place. Je crois dans la capacité de l'homme à évoluer, à changer, mais je place la liberté individuelle au-dessus de tout déterminisme social. Victor Luca est conscient de sa faiblesse mais peine à changer. À la fin du livre, je laisse une ultime porte entrouverte : au contact de ses nouveaux compagnons accèdera-t-il enfin au repentir et à la rédemption ? Chaque lecteur peut alors se faire sa propre idée de la suite à donner à cette histoire et de sa morale en quelque sorte. Je ne veux pas imposer mon point de vue au lecteur.*

M.I. Plusieurs types d'agression sont présentes dans *Terre des affranchis* : l'agression d'un père estropié sur sa femme et ses enfants, les agressions successives de divers ennemis parmi lesquels les Turcs, mais aussi l'agression d'un régime totalitaire sur un peuple qui a développé la qualité de survivre au cours de son histoire (la mention des *bordei*¹ en dit long à ce sujet). Le père de Victor, aussi bien que les envahisseurs turcs, ont trouvé leur tombeau au fond du même lac. Pourrait-on y voir une mise en parallèle entre l'agresseur individuel et l'agresseur collectif ?

L.L. *La violence est présente à toutes les époques, sous diverses formes. L'agresseur, qu'il soit individuel ou collectif, traumatise la société toute entière. Ce n'était pas mon principal but de faire cette mise en parallèle.*

¹ Ancienne habitation paysanne creusée à même le sol et camouflée par une végétation rase afin de se protéger contre les envahisseurs turcs.

M.I. La marginalisation et la peur de l'étranger sont illustrées dans votre récit par la famille de Victor, venue d'ailleurs à Slobozia, et qui se voit obligée de s'installer en marge du village, mais aussi par Daniel, vu comme une véritable menace par les villageois, d'autant plus qu'il choisit de vivre dans la forêt sauvage. Ces deux thèmes vous semblent-ils représentatifs pour les Roumains d'aujourd'hui ?

L.L. *Ces thèmes sont représentatifs pour toutes les sociétés. On ressent toujours de l'inquiétude ou de la peur quand un étranger se présente à notre porte. Il est susceptible de modifier par ce qu'il est ou par les valeurs qu'il incarne notre vision de la vie, de troubler notre quiétude et nos convictions. Cette peur de l'inconnu nous amène à nous retrancher et, de fait, à le marginaliser. Une partie des Roumains vivent aujourd'hui avec la crainte de perdre leurs valeurs et leurs repères au contact de l'Occident.*

M.I. L'onomastique me semble très intéressante dans ce roman. Tous les noms des personnages dans votre roman sont des noms bibliques, renvoyant au champ sémantique du jugement, de la lumière et de la grâce de Dieu. Ainsi, le patronyme de l'ermite Daniel, par exemple, signifie-t-il « Jugement de Dieu » ou « Dieu m'a jugé » ; le nom du Tzigane sorcier Ismaïl signifie, toujours en hébreux, « Dieu entend, Dieu entendra » ; Ana, la mère de Victor, dont le nom suggère la « grâce » (la grâce de Dieu, bien sûr), a une fille que s'appelle Eugenia (« bien né en grec ») ; le nom du prêtre résistant Ilie renvoie au prophète biblique Elijah ; et enfin, Victor Luca, dont le prénom signifie « vainqueur » et le nom a son origine dans le mot latin « lux », signifiant « lumière ». Je me demande si par le choix des noms vous avez voulu suggérer une certaine piste de lecture.

L.L. *Vous avez vu juste. J'aime les symboles, rien n'est dû au hasard.*

M.I. Le thème de l'écriture dans votre roman joue un rôle très important. Dans la culture roumaine, essentiellement orale, la littérature écrite est à ses débuts une littérature religieuse et historique. L'acte de copier les manuscrits religieux donnés clandestinement par le prêtre Ilie au jeune meurtrier Victor, pourrait-il aussi suggérer métaphoriquement le geste fondateur de la littérature roumaine ?

L.L. *Non, je n'avais pas pensé à cela.*

M.I. « Dis-leur que tu écrivais et ils te laisseront tranquille » (172). C'est le conseil donné par Daniel à Victor Luca afin de le sauver de la justice humaine. Croyez-vous dans le pouvoir de l'écriture à changer des mentalités ?

L.L. *Oui, j'en suis convaincue. Et j'ajouterais la lecture.*

M.I. Sous le régime communiste, l'écriture était conçue par certains écrivains comme une forme subversive du pouvoir. Avez-vous consciemment introduit cette nuance de « l'écriture qui peut » comme un clin d'œil au régime totalitaire de Ceaușescu qui se voyait menacé par ceux qui écrivaient ?

L.L. *J'ai volontairement fait le choix de présenter l'écriture comme une forme de résistance.*

M.I. Après le succès de votre roman de début, les lecteurs s'attendent certainement à ce que votre deuxième livre soit au moins aussi puissant que le premier. Les prix qu'on vous a accordés ont-ils modifié en quelque sorte votre façon d'écrire à l'avenir ?

L.L. *Il est vrai que recevoir plus de dix prix littéraires pour un premier roman n'est pas anodin. Ce ne sont pas les récompenses littéraires qui peuvent influencer ma façon d'écrire même si je ressens une certaine pression. Je crois que l'écriture évolue d'elle-même, peut-être aussi en fonction des thèmes que l'on décide d'aborder. Je veux écrire sur des sujets qui me passionnent sans savoir à l'avance s'ils vont toucher les lecteurs.*

M.I. Avez-vous l'intention d'exploiter aussi le filon légendaire et historique français ?

L.L. *Pas pour l'instant. Il faut dire que c'est un domaine que je connais moins bien.*

M.I. Et pour finir, qu'en dites-vous du succès des Prêtres musiciens de Gap ? Les avez-vous écoutés *live* ? Musique, religion et écriture, quelle place leur donnez-vous dans votre vie ?

M.I. *Je connais l'un des Prêtres mais je n'ai pas eu l'occasion de l'écouter en concert. Je me dis qu'il leur faudra beaucoup d'humilité pour continuer à mener leur vocation après un tel succès.*